

le législateur et celui qui reçoit la loi : rapport qui fait que l'un et l'autre se soutiennent mutuellement.

Quand un Etat est ainsi ordonné, il est heureux, il est tranquille ; le peuple souffre volontiers la subordination dans laquelle il est placé. Mais si, au contraire, la Religion n'y est ni respectée ni pratiquée, par les chefs ; affectant de la reléguer aux dernières classes de la Société, si les riches la regardent comme au-dessous d'eux ; si le peuple s'aperçoit que ces hommes appelés à le diriger ne croient plus à l'antique fraternité ; s'il ne les voit plus prosternés et anéantis, avec lui, en présence du même Dieu, devant les mêmes autels ; s'il n'a plus avec eux d'autres rapports que ceux d'un service obligé ; enfin s'il reconnaît qu'on ne met plus à ce service d'autre prix que celui du mégal, qui en est le salaire ; alors ce peuple fait un retour amer et profond sur lui-même, il s'indigne de n'être plus pour ainsi dire que comme la bête de somme de la société, il rongé avec désespoir le frein de la contrainte, il profite du premier moment favorable qui se présente, pour se révolter, pour faire tomber dans la poussière et forcera redevenir ses égaux dans la Société, ceux qui n'ont pas voulu l'être dans la Religion.

Voulez-vous donc rendre le peuple bon et heureux, comme on peut l'être dans ce monde ? rendez-le religieux ; mais souvenez-vous qu'il ne le sera qu'autant que ceux qui marchent à sa tête, le seront eux-mêmes.

J'ajouterai en terminant, rendez-le *sobre*. Je vois écrit sur une de vos bannières : *rendre le peuple meilleur*. C'est très bien, mais je suis parfaitement convaincu qu'il ne peut y avoir d'amélioration praticable et efficace sans *Tempérance*. Tout le monde sait que la Tempérance est la mère de l'industrie et de l'économie ; qu'avec cette vertu, notre population laborieuse et intelligente ne peut manquer de prospérer, comme elle ne peut manquer de se dégrader par l'effet du vice contraire. Vous devez donc encourager l'Association de Tempérance, qui célèbre elle aussi, aujourd'hui, la fête de St. Jean-Baptiste son principal Patron. Mais comment encouragerez-vous la Tempérance ? Encore une fois, par votre exemple, beaucoup plus que par vos paroles ; n'employez à votre service, ou dans vos ateliers que des hommes appartenant à cette Société. Par ce moyen, vous serez servi plus fidèlement, et vous procurerez aussi le bien de ceux que vous aurez, pour ainsi dire, forcés à s'enrôler sous cette noble bannière. C'est là un esprit d'Association vraiment patriotique, et dont les avantages sont sensibles. Loin de nous ces Associations mystérieuses, qui s'enveloppent d'un secret impénétrable ; que la Religion condamne et anathématise, précisément à cause de ce secret, parce qu'elle sait qu'il n'y a que le méchant qui craint la lumière. Il n'en est pas ainsi des Associations de la Tempérance et de celle de St. Jean-Baptiste. Leur but est public, leurs moyens sont connus ; on ne peut donc que louer ceux qui s'y enrôlent.

Nous entendons souvent dire qu'il faut savoir se mettre à la hauteur des circonstances, qu'il faut marcher avec son siècle ; eh bien, cette Association de Tempérance n'est-elle pas l'œuvre de notre siècle ? N'a-t-elle pas régénéré, de nos jours, tout le peuple chez qui elle a pris naissance ?

Il faut, dites-vous, marcher avec son siècle, — cette maxime est vraie, sous plus d'un rapport ; mais si on l'applique sans discernement, elle peut devenir bien funeste, et nous précipiter dans l'abîme. Oui, marchons avec le siècle, j'y consens ; dans les choses que

le temps fait naître et mourir, qui sont abandonnées aux recherches et aux combinaisons de l'esprit humain. Ainsi, lorsque de brillantes découvertes auront agrandi le domaine des connaissances, jeté plus de lumières sur diverses branches des sciences ; ainsi lorsque le progrès des arts, de l'industrie, du commerce, aura amené de nouvelles relations de peuple à peuple, et donné au monde comme une face nouvelle marchons avec le siècle, j'y consens. Mais, si au milieu de tout cela, des doctrines perverses, se cachant sous les noms spécieux de Tolérance et de Libéralité, et qui ne vont qu'à saper les fondements de la Foi ; s'insinuent dans le cœur des peuples : si, par un travers déplorable, on affecte de se croire philosophe, précisément parce qu'on ne sera plus chrétien ; si on en vient à appeler lumière ce qui n'est que ténèbres : alors marcher avec le siècle, ce n'est plus sagesse, c'est imprudence, c'est folie. C'est alors au contraire que le ministre des autels, que le magistrat, que le père de famille doivent de concert former une sainte ligue pour s'opposer au funeste torrent du siècle.

Ah ! mes frères, la pente au mal est si rapide, l'homme est si impatient de tout joug, que si ceux qui, par leurs lumières, leur capacité, leur position, sont à la tête de la société, ne défendent pas les saines doctrines, les bons principes, ceux de l'évangile, bientôt la société toute entière se précipitera dans le désordre et dans tous les genres d'excès. Alors Dieu permettra peut-être qu'en punition de notre infidélité à la Religion sainte que nous professons nous tombions au pouvoir de ceux qui en veulent à notre Nationalité, autant qu'à notre Foi, je pourrais dire, qui n'en veulent à notre Nationalité qu'à cause de notre Foi.

Lorsque le roi des Assyriens envoya Holopherne pour assiéger et saccager Béthulie, ce général orgueilleux, irrité de ce que les Juifs osaient lui résister, entra dans une grande colère, et jura de les exterminer. Alors, Achior, général des Ammonites, lui adressa la parole, et lui dit : Prince, le Dieu des Juifs est puissant, et il protège ce peuple d'une manière admirable, lorsque celui-ci le sert fidèlement ; si donc vous voulez combattre avec succès, informez-vous si ce peuple n'a pas irrité son Dieu par quelque offense, alors vous pouvez espérer de le vaincre ; si au contraire, il lui a été fidèle, il sera invincible. Mes frères, nous en pouvons dire autant de nous ; soyons fidèles à Dieu, accomplissons ses préceptes, et nous vaincrons les ennemis, non-seulement de notre bien-être et de nos intérêts matériels, mais surtout nous vaincrons les ennemis de notre salut ; et cette victoire nous mettra en possession du bonheur éternel. — Amen.

LA PAUVRE FILLE DE GLEN-ORCHY, ou Devouement d'une Mère.

NOUVELLE IMITEE DE L'ALLEMAND DE MADAME SCHOPENHAUER.

(Suite.)

Molly tombe à genoux ; elle n'a pour Dieu qu'un regard, mais dans ce regard il y a une immensité d'amour et de reconnaissance ; pour son fils elle n'a qu'un cri : il vit !... Elle le retire avec précaution, n'osant croire à tant de bonheur ; mais il lui semble sentir sur son sein un mouvement léger, un faible gémissement frappe son oreille inquiète : alors un rire convulsif lui échappe, rire sublime, si vous en comprenez la folie !